

## André Masson par André Masson

André Masson par André Masson, qu'en penses-tu?

Pourquoi pas ? J'ai utilisé le téléphone pour la première fois seulement ces dernières années ; je peux aussi parler devant cette petite machine qui enregistre la voix sans m'épouvanter comme je l'aurais fait il y a quelque temps. J'ai du mal à parler de mes expositions. J'ai toujours eu une prédilection pour la métamorphose et le changement : il est juste que, même âgé, j'essaye le nouveau. J'ai toujours préféré les labyrinthes. C'est là mon identité : j'affirme mon droit à me contredire.

Pourquoi est-ce qu'on parle tant de la "période américaine"? Qu'a-t-elle de différent par rapport aux autres moments de ton histoire d'artiste?

Elle fut un moment de ma vie, que les Américains considèrent comme fondamentale pour l'histoire de l'art du XXe siècle. Un moment crucial, un nœud important. En Amérique, j'ai passé la maturité de mes 40 ans. Je contenais en moi ce grand cri que l'Europe, ravagée par la corruption de ses idéologies, ne savait pas écouter. C'est pourquoi je dois beaucoup à ce pays, chargé d'énergie, de fraîcheur et de sensibilité aiguë pour voir et enregistrer l'actualité du monde. Le peuple américain est solidaire et compact, il sait se mobiliser et est capable de tensions projectives. Les Américains sont plus simples que nous Européens, plus ouverts et plus portés que nous à la nouveauté et au changement. C'est une civilisation jeune, mais pas infantile. Ils sont la voie vers la conscience de l'histoire.

Cependant, pendant cette période, ta peinture, comme ton histoire, s'est tournée plus vers la nature et la mythologie que vers les hommes dont tu parles maintenant.

Ce peuple est pour cette nature. Cette nature a fait un peuple, mais personne n'a jamais su voir cette nature submergée par les gratte-ciel et les cheminées. A ce moment en particulier, je détestais vivre dans les villes. Le paysage américain, depuis mon séjour de quatre semaines aux Antilles, m'a captivé, conquis et transporté. Là-bas il n'y a jamais un ouragan, un éclair ou un cataclysme ; les phénomènes arrivent toujours en chaîne. Le fait de serrer la main à quelqu'un après avoir frotté ses pieds sur le sol produit de l'énergie électrique. C'est comme vivre sur un volcan. Chaque voix de la nature est le salut menaçant des quatre éléments... Des bribes de ce que j'ai écrit il y a longtemps me reviennent à l'esprit. Le voile si insupportable du présent n'arrive pas à effacer la mémoire de ce temps de fête et d'exaltante vitalité. Je me souviens de tout presque par cœur: "... Lumière de cataclysme, filtré de vieux orages. Comme en suspens, à l'affût de l'ouragan, une clarté maligne, anéantissante, de ton jaunâtre, faisant place au ciel dur, balayé de lueurs violettes. Parfois en plein midi, l'été vrai vampire du paysage - une lumière blanche absorbant toute couleur, réduisant toute chose au fantôme, au mirage. Parfois aussi, sur un mode théâtral, des effets surprenants, multicolores, comme posés. Une lumière scénique, mais à l'échelle d'un continent démesuré..." Là-bas, c'est comme si un océan de soufre gravitait autour de la terre. Dans la prairie, les herbes semblent des signes de feu. La forêt est une explosion de jets de lymphe. Les roches cristallines sur les sommets brillent comme des diamants ; le souffle du vent est un galop furieux

#20\$

et saturnien. Quand l'ouragan arrive, une vomissure de plomb recouvre la terre, s'infiltrant jusqu'à l'intérieur des volcans éteints. A l'horizon, le soleil se fait noirâtre et oscille comme un

œil aveuglé par une faux: la nature américaine est un paysage de fin du monde. Et puis pourra aussi resplendir le soleil le plus radieux. Matisse me parla, en 1930, de la lumière extraordinaire de New York et me prédit qu'un jour je visiterais ce pays et que ce pays aurait un jour de grands peintres, et maintenant on me dit que ça s'est réalisé. Là-bas, les amplitudes thermiques sont impressionnantes ; tout est à une échelle immense. Par exemple : la Nature en Amérique est Excessive. Elle est toujours au degré maximum de son expression, j'en étais souvent "malade" - je dus aussi cesser de boire. Si je creusais un trou dans le jardin, je découvrais dans la plus petite motte des myriades de ferments d'énergie, de germes, de formes pullulantes de vie. L'hiver, tout était gelé et quand le soleil se levait, une infinité d'arcs-en-ciel s'entrecroisaient, avec des couleurs à rendre jaloux les tropiques. Quel spectacle ! Ça c'est une nature surréaliste. Ce ne sont pas les gratte-ciel qui m'ont impressionné, mais les chênes gigantesques et les forêts interminables... et les légendes des peuples qui les avaient habitées. La mythologie iroquoise, ce peuple indien qui avait habité le Connecticut, a de grandes ressemblances avec les mythologies grecque et orientale. Dans le fond les Peaux-Rouges venaient de l'Asie. Pas un Américain n'est... américain. La nature est la seule indigène. Et tous ceux qui l'ont habitée étaient et sont encore des émigrés. La nature est encore primordiale... elle est "dominante". Je connaissais déjà la culture de ce pays puisque Hemingway, Gertrude Stein, William Rubin, pour ne citer qu'eux, furent mes premiers collectionneurs et amis de surcroît. Je connus aussi Dos Passos. Mais une lecture surtout me révéla les origines d'une antique culture transmise oralement et d'une mythologie de ces lieux: "Valden, la vie dans les bois" de Thoreau, un écrivain américain du siècle dernier, fut pour moi un livre mémorable : il parlait justement des Indiens iroquois qui habitaient l'endroit où Calder m'a trouvé une maison : le Connecticut. Ceux-ci n'étaient pas seulement chasseurs, comme on le dit habituellement en anthropologie, mais aussi agriculteurs, habitant des maisons et vivant si intensément leur panthéisme au contact d'une nature tellement débordante qu'ils transpirent sous forme de tradition orale tous les cycles de la légende du maïs, du grain de millet, de la métamorphose comme dans l'histoire de Daphné et Apollon.

Mais à quel point en étaient la culture américaine, les protagonistes de la scène artistique, le débat culturel avec vous Européens et quelles furent tes impressions lorsque tu arrivas?

J'ai très peu fréquenté les peintres et encore moins les intellectuels. Gorky venait me voir de temps en temps, Calder habitait près de chez moi, j'ai rencontré Tanguy à New York et connu Motherwell quand il était banquier ; Pollock avait manifesté le désir de me rencontrer, mais cette rencontre n'a jamais eu lieu. Je sais qu'il a vu beaucoup de mes expositions. Et on m'a dit aussi, par la suite, que ma peinture avait une grande influence sur la jeune peinture - américaine naissante.

#22\$

Donc, cette période américaine, plus qu'un événement, a été un exil, un dialogue étroit avec la seule nature américaine?

Je n'ai jamais été exilé. Je me suis exilé tout seul, "de mon propre mouvement". En Espagne aussi. Pour fuir le nazisme, j'ai choisi de "m'exiler" en Amérique. Jamais un exil pour moi, parce que j'ai toujours épousé le monde et la vie autour de moi, selon l'atmosphère tragique ou joyeuse du moment. Mais les critiques le dirent... Rubin, Benincasa, Caroline Lanchener, Cassou, Sartre, on dit des choses justes sur la peinture que j'ai faite en Amérique. Surtout Rubin, parce que nous sommes amis depuis que, alors jeune étudiant en France, il achetait déjà mes premiers sables : le musée du Modern Art possède un grand nombre de mes œuvres. Mais je crois qu'en Amérique il y a de nombreux tableaux qui devraient être revus. J'ai

beaucoup travaillé à New Preston, mais une grande partie de ces œuvres ne ressortent que de temps en temps... il faudrait les revoir toutes ensemble. C'est le destin de mon œuvre qui circule un peu secrètement. Tout le monde parle de mes sables, mais qui les a vus tous ensemble ? Tous les grands marchands de ce siècle ont possédé mes œuvres, Wildenstein, Rosenberg, Pierre Matisse, pour ne pas citer Kahnweiler auquel je suis lié depuis 1925, mais personne mieux que les Américains n'a senti ma peinture, à part les Européens Lacan, Bataille, Sartre, Malraux, Heidegger, Leiris et quelques autres.

Alors comment s'approche-t-on de ton art pour pouvoir le comprendre? Quelle est la clé de ton univers?

La clé est la liberté de l'esprit, la liberté d'être comme est la vie : imprévisible, diverse, mutante, mystérieuse.

Interview d'André Masson par Cléto Polcina, publié in Catalogue Expositions André Masson 1925-45, Arnold Herstand & Company, New York, 1984.

#24\$